

Passe, Un *Père* et Manque

DU MÊME AUTEUR

LES OUTILS DE LA CLINIQUE

Qu'est-ce que la clinique ?

Strasbourg, éditions de la BRFL, 1996.

L'acte

Strasbourg, éditions de la BRFL, 1996

Arcanes 1997, 2006.

Les parures de l'oralité

Paris, 1^{re} éd. Springer Verlag, 1992

2^e éd., Strasbourg, Arcanes, 1994.

Introduction à l'écoute

1^{re} éd. Strasbourg, Arcanes, 1999

2^e éd., Strasbourg-Toulouse, Arcanes-ères, 2002.

ΤΙ ΕΙΝΑΙ Η ΚΛΙΝΙΚΗ

éditions Kastaniotis, 2004.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA PSYCHANALYSE

Passe, Un Père et Manque

Arcanes-ères, 2008.

L'amer Amour

Arcanes-ères, 2002.

« *Frères humains qui...* » *Essai sur la frérocity*

Arcanes-ères, 2003.

La naissance du désir

Arcanes-ères, 2005.

Éloge de la perte

Arcanes-ères, 2006.

AVEC MICHEL PATRIS

Du délire au désir

Arcanes-ères, 2001.

Les cliniques du lien, nouvelles pathologies ?

Arcanes-ères, 2006.

Jean-Richard Freymann

Passe, Un *Père* et Manque

– Sept versions –

Préface de Michel Patris
Postface de Philippe Choulet

Collection « Hypothèses »

The logo for Érès éditions features the word "érès" in a lowercase, serif font. The letter "é" is stylized with a small "e" above it. To the right of "érès" is the word "éditions" in a smaller, sans-serif font, positioned vertically.

Arcanes

Remerciements

À Michel Patris avec lequel le compagnonnage permanent permet nombre d'effets d'enseignements.

À Philippe Choulet, philosophe, avec lequel s'est mis en place une correspondance pleine de mystères.

À Sylvie Lévy, gérante d'Arcanes, qui grâce à son écoute et à sa rigueur a permis la constitution de cet ouvrage.

À Évelyne Kieffer, ma secrétaire, qui sait organiser le travail avec professionnalisme et humour.

À Geneviève Kindo qui sait lire et relire les textes.

À Françoise Gottenberg, qui, une nouvelle fois, a fonctionné comme lectrice critique et performante.

À Marie-Françoise Dubois-Sacrispeyre, directrice d'ères, qui permet à chaque livre une nouvelle forme d'échange.

À mes amis, à ceux de la FEDEPSY et de l'EPS avec lesquels fonctionne une confiance créatrice.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration de la couverture :

Statue de Zeto

Collection Pierre Jamet

Photo : Martine Bichler

Version PDF © Éditions ères 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2222-6

Première édition © Éditions ères 2008

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE, de <i>Michel Patris</i>	11
1. LA PSYCHANALYSE, UN ART POUR LEVER LES ÉVIDENCES	
FACE AU RÉEL.....	15
<i>Le discours analytique bégaie</i>	17
<i>Première séparation</i>	18
<i>Le père</i>	22
<i>Passé et manque</i>	24
<i>Une cure de l'an 2000</i>	26
2. PÈRE ET MANQUE, MÊME COMBAT DU SUJET ?.....	33
« <i>Le rêvant</i> », <i>texte dédié à Moustapha Safouan</i>	33
<i>Passé</i>	40
<i>Pour le père</i>	40
<i>Le manque</i>	41
« <i>Masque à rade</i> », <i>dédié au « Mehr Licht » de Goethe</i>	44
3. LE RÊVE DU NÉVROSÉ EST-IL DE FAIRE « PAIRE »	
AVEC LE PÈRE ?	
Quel en est le clivage masculin-féminin ?.....	51
<i>Suivant la structure</i>	51
Dans la position hystérique de quoi s'agit-il ?.....	51
Que se passe-t-il dans les mécanismes phobiques ?.....	52
Dans les mécanismes obsessionnels ?.....	52

TABLE DES MATIÈRES

La démarche perverse	53
Et pour le psychotique ?	53
<i>Qui parle ?</i>	54
<i>Récit symptomatique</i>	56
<i>Le symptôme de Goethe</i>	59
<i>La position du père</i>	63
4. LA FONCTION PATERNELLE ÉCHAPPE-T-ELLE AU RÉEL, AU SYMBOLIQUE ET À L'IMAGINAIRE ?	67
<i>La fonction de la fonction paternelle</i>	67
Borborygme	69
Le puzzle du père	74
<i>Lettre d'un psychanalyste à Kafka à propos de la « Lettre à son père »</i>	77
5. LE MANQUE EST-IL UN MANQUE D'OBJET, CHEZ LA FEMME ? CHEZ L'HOMME ?	85
<i>Qu'est-ce qu'un homme ?</i>	85
<i>Comment la femme quitte-t-elle l'objet ?</i>	94
<i>Fiction clinique</i>	99
6. LES FINS D'ANALYSE D'APRÈS FREUD ET LACAN SONT-ELLES ANTINOMIQUES PAR RAPPORT À L'EXPÉRIENCE ?	103
7. AFFIRMATION : PAS DE TROUVAILLES SANS « PASSES » AU PLURIEL	119
<i>L'advenir des fins d'analyse d'après Lacan</i>	119
<i>Pas de trouvailles sans passes</i>	129
Petit commentaire	132
POSTFACE, de <i>Philippe Choulet</i>	137
BIBLIOGRAPHIE	147
INDEX DES NOMS PROPRES	149
GLOSSAIRE	150
CONCEPTS CLÉS	155

*« Mais il n'a pas déclaré, non,
Sans vergogne,
Que l'on avait sali son nom,
Sali son nom.*

...

*A de la chance quand il a,
Sans vergogne,
Un père de ce tonneau-là,
Ce tonneau-là »*

G. Brassens, *Les quatre bacheliers*

*À la mémoire de mon père
Au souvenir de ma mère*

*À Delphine, Elsa, Déborah, Antoine-David, Nicolas,
mes enfants*

*À Léa,
ma petit-fille*

À Michèle

Y a-t-il une juste écriture ?

Passé impair et manque

Passé un père et manque

Pas ce père et manque

Pas ceux, un père et manque

Passé un pair et manque

Passé un père aime manque

Passé un père est manque

Passé impair aime manque

Passé un père, ait manque

Passé un père hait manque

Passé impair, hait manque

Passé un père et ment que

Passé un père et ment queue

Passé un père et manque

Préface

D'un analyste, on attend qu'il ne commette pas d'impair ou que, s'il en commet, ce soit à son corps défendant. Comme à tout thérapeute digne de confiance, on lui fait le crédit de rendre compte de ses faux pas, de ses dires à quelques pairs.

Mais qu'il se prenne pour le père, on ne peut lui pardonner, même si et surtout si c'est un père qui pardonne, qui rassure, qui indique le bon chemin. Cette place pour l'analyste est maudite ; à vouloir l'occuper, à vouloir s'identifier à cet impossible, cela signifierait qu'on puisse être son propre père et qu'on puisse prétendre savoir ce que l'on dit.

« Je sais ce que je dis » est une manière parmi beaucoup d'autres d'affirmer en dernier recours que j'ai, de la place du père, contemplé les lumières ou que j'ai rencontré, enfant, quelque père à ce point ébloui par leur feu que de lui j'ai hérité du pouvoir d'arrimer les mots aux objets de la psychologie. Ce pouvoir définit le délire le plus ordinaire : créer un monde nouveau, plus confortable, délivré des embarras de la parole et de la sexualité.

Jean-Richard Freymann tient un enseignement sur ce qui fait écart entre celui qui parle et le langage. Sur ce qui fait écart entre le père idéal et le père réel. Il nous fait entendre ce qui est aujourd'hui assourdi par une plainte généralisée, une clameur, une vague irrésistible de nostalgie « il n'y a plus de père. Père pourquoi m'as-tu abandonné... ta place ? ».

Le « tout fout le camp » des sociologues, des philosophes... trouve aussi avouons-le un écho dans la psychanalyse. Il y a là une renaissance de l'Ubris, cette arrogance formidable, ce défi à la Loi dont le pouvoir politique a pris la

mesure. « Si vous manquez de repères, nous vous en donnerons. » À coup de sciences, quitte à ravalier la paternité sur le plan biologique de la reproduction. Il convient, en suivant l'auteur, de changer d'étage.

Les plus belles pages de la littérature sont pour beaucoup de lecteurs celles où l'écrivain se risque à écrire sur l'écriture. Cette fermeture, cette boucle nous fait toucher au plus près un mystère qui ne peut que s'épaissir, s'obscurcir dans le mouvement même de son écriture. Joyce nous a prévenus : « Vous en avez pour des siècles... ». Cet effet de fascination du texte, qui n'en finit pas de lécher le sens même de sa texture, n'est pas totalement étranger aux analystes quand ils cèdent au désir de théoriser et font acte de leur théorie.

Jean-Richard Freymann fait acte d'une théorie ; son écriture n'est pas pour autant tangente au symbolique, au sens, au langage puisqu'il s'agit de bien autre chose que de littérature : ce que nous appelons, entre nous analystes, du mot – nécessairement usurpé – de clinique. L'analyse certes peut se définir, si on veut faire rapide, comme une science du textuel. Ce qui se dit sur le divan – entendons-le comme métaphore de toute occurrence de la psychanalyse – prend corps dans une adresse différente de la littérature, bien qu'il s'agisse dans les deux cas de mettre en mouvement des formations de l'inconscient.

Rien de sacrilège dans le fait de reconnaître dans toute écriture, envisagée comme une fiction clinique, les formations de l'inconscient. À la condition d'une réserve, que toute écriture produit dans la dynamique même de ses effets imaginaires la limite infranchissable de toute interprétation.

À défaire le texte, hors transfert, sans référence au manque de consistance paternelle supporté par l'analyste, on tire sur les fils invisibles qui précisément le tiennent. Pour découvrir quoi ? À renfort d'arguments biographiques, que l'œuvre pourrait se déchiffrer avec la clef providentielle d'un père absent. À chercher sans relâche le père absent du texte, on se fait témoin des trous qui l'organisent et dont rien ne peut se dire.

Il n'est donc pas superflu, Jean-Richard Freymann le démontre, de revenir sur la fonction paternelle, ne serait-ce que pour la dégager des discours sur les pères. Les pères ne sont plus ce qu'ils étaient ; et du temps où ils étaient terribles, qui souhaite vraiment le retour ? Le déclin des pères ne signifie pas le déclin de la fonction paternelle. Il n'est qu'un vague écho de la fonction du déclin en tant que tel dans toute pensée, pour peu qu'elle se mesure à celle des maîtres qui l'ont fécondée.

Freud touche au cœur de la question du meurtre du père non pas pour indiquer sa mort, sa destitution, sa dimension mythique – cousue de fil

blanc – mais pour indiquer que sa fonction n’opère pas à partir d’une consistance, un pouvoir incarné par un personnage réel, mais l’effet symbolique de son sacrifice. Ce reste symbolique du père réel tué en effigie se signale dans la clinique des névroses, en continuelle mouvance, par son pouvoir séparateur.

Les affinités culturelles entre les performances du symbolique – grâce auquel, Dieu merci, tout désir non seulement s’appuie sur la loi mais n’a pas d’autre salut que de la rencontrer – et le père réel ne sont certes pas fortuites. Mais laissons à l’anthropologie et à l’ethnologie le soin de mettre en lumière les intersections entre le symbolique et les us et coutumes des sociétés humaines. Il est question dans l’analyse, des interstices, des ratures, des silences du symbolique – du malaise du sujet dans la culture. La fonction paternelle n’y est pas inscrite, elle n’y apparaît qu’à l’état de métaphore, les religions n’en fournissent pas d’autre garantie. Rien n’est gagné d’avance.

Michel Patris

La psychanalyse, un art pour lever les évidences face au réel

En barboteuse, je m'étais déjà promis de faire à l'âge de cinquante ans un enseignement « *extra-muros* ». *Extra-muros* de quoi ? C'est une première question.

Mes amis de travail m'ayant pris à la lettre, me voilà essayant de parler ici de ce que ma pratique de l'analyse m'a appris, que ce soit mon analyse personnelle ou l'analyse de ceux que j'ai eu la chance d'écouter, sans oublier les rencontres de maîtres que j'ai pu faire, puisque de celui qui a été en barboteuse, je me suis retrouvé brutalement, comme dans la chanson de Brassens, sur le modèle « quand je cherche certains amis, je regarde le gazon ».

Ce moment où je vais me risquer correspond à un moment où la question de l'analyse est dans notre région confrontée à différents discours. Dans le délabrement actuel du discours universitaire, il se passe à la Faculté de Médecine et à la Faculté de Psychologie de Strasbourg une vraie confrontation de discours. Ce n'est pas à n'importe quel moment que cet enseignement, hors université, peut être tenté. D'autre part, par rapport à mes amis de la BRFL* (Bibliothèque de recherche freudienne et lacanienne), si je peux me permettre cette expérience *extra-muros*, c'est parce que la BRFL fonctionne du côté de

* La BRFL strasbourgeoise est la base institutionnelle de lancement de la FEDEPSY, après la dissolution de l'ÉFP.

cette confrontation de discours. Car, pourquoi mettre un « *extra-muros* » s'il n'y a plus de murs ? Lacan a repris cette question sous la forme : « Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner ?¹ ». Il n'y a pas d'enseignement en direct de la psychanalyse et la cure elle-même n'est pas un véritable enseignement.

La forme que je vais donner à ces sept conférences, le mot est assez mal choisi... sept congrès... sept exposés... – où je vais d'ailleurs pas mal m'exposer – s'appuiera sur deux textes : un de poésie théorique et une fiction pratique. Dans cette fiction s'y reconnaîtra qui veut, mais celui qui a à se reconnaître c'est essentiellement moi puisque la seule analyse à laquelle j'oserai me référer sera la mienne. Ces fictions donnent la possibilité de mettre en place un certain nombre de traits cliniques qui font retour et qui, peut-être, vous parleront au niveau de votre écoute.

En ce qui concerne le thème *Passe, impair et manque*, je ne savais plus si je l'avais lu chez Perrier, Lacan, Leclair ou Safouan. D'où sortait cette expression ? J'ai laissé cheminer ces signifiants autour des sens que cela a produits. Toutes ces formes de *Passe, impair et manque* ont encore été complétées par certains d'entre vous. Il est extraordinaire de voir l'effet que peuvent produire un certain nombre de signifiants et pas n'importe lesquels ; dans la question de passe, de manque, de père, il s'agit des « gros » signifiants de la théorie analytique.

Vous verrez que, concernant ces trois opérateurs, j'amène une hypothèse de travail qui va se dessiner au fur et à mesure, à savoir que ces trois données, passe, pair-impair et manque sont trois concepts qui doivent être différenciés et toutes les théories analytiques ou les confondent ou les mettent deux à deux. L'idée que je vais développer est que ces trois concepts peuvent se conjuguer topologiquement de différentes manières, se situer l'un devant l'autre ou se nouer entre eux, mais je les pose comme devant être différenciés.

Quelles sont les figures cliniques que ces trois pôles vont donner ?

1. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet n° 1*, Paris, Le Seuil, 1968.

Le discours analytique bégaie

Ce texte est dédié à Serge Leclair et je mettrai en exergue une phrase de Freud à Fliess : « Je ne t'apporterai rien d'autre que deux oreilles attentives et serai tout prêt à t'écouter bouche bée². »

C'est peut-être cela, le problème de l'amitié ; à la fois on entend, on est attentif, mais en même temps on est bouche bée et quoi qu'on en pense, il y a certaines fins d'analyse qui peuvent devenir des amitiés.

Je me trouve, à cinquante ans, dans une situation qui me semble nouvelle et que j'illustrerai par une métaphore à relents classiques.

J'erre sur un sentier bien moins escarpé que par le passé ; les paysages sont à la fois frayants, effrayants, *heimlich*, coutumiers ou, en d'autres temps et en d'autres encore, *unheimlich*, étranges d'inquiétude. Mais je m'y promène d'un pas décidé et pourtant prudent ; en arrière j'essaie de scruter le passé et je n'y trouve plus qu'un clair-obscur, des rejetons, des petits souvenirs faits de regards, d'images, d'amour, de mes aînés, d'amis, parfois oubliés, sauf le temps d'un souvenir. Les paysages autour de moi apparaissent en art brut, composition de grisaille et de couleurs fauves, des constructions cicatricielles et des monuments en ruine qui reflètent pourtant le soleil. En marchant sur ce petit sentier (sentier a un rapport avec *Senita*, du nom de Sem, fils de Noé, donné pour l'ancêtre des peuples sémitiques), sentier qui ne m'appartient pas, où pourtant je suis comme un marabout errant, mais sentier où l'on voit les cicatrices, les traits des aliénations que j'ai portées – et pourtant j'y suis seul. Et pourtant aussi, je n'ai jamais été autant entouré ; amis authentiques de travail et d'amour, demandeurs d'une oreille trouée, camarades brillants dans des champs variés. Seul sur ce sentier, sur mon sentier – *allein, wie ein Stein*, seul comme une pierre – sentier mosaïque pourtant avec la brume du passé miroité et devant, la vue est bouchée, pas seulement par la presbytie mais par une pente supposée descendante dont je ne peux voir ni l'angle ni la profondeur, mais où l'on devine de toute manière une falaise escarpée. Seul sur le sentier, je croise des tas

2. S. Freud, « Lettre de Freud à Fliess, du 30-06-1896 », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 150.

de sentiers. Je peux donc faire croisement avec l'autre et c'est plus authentique que jamais ; mais croisement limité dans le temps, rencontre parfois, renouements aussi et, sur ce sentier, ça marche, le « ça » marche. Je peux donc m'arrêter, mais pas trop longtemps, sinon c'est le sentier lui-même qui se met à vibrer et à fonctionner comme une pente moussue ; ou l'on profite du sentier en tentant d'y imposer son pas ou il nous emporte dans un de ces trous noirs dont on a mis tant de temps à s'extirper. Mais pour cheminer sur ce sentier, qui est à la fois le sien et qui ne nous appartient pas, il faut un bon coup de roulette au départ, roulette qui pour pouvoir tourner doit être glissante et ne pas trop gripper pour laisser la boule se poser quelque part, se poser sur un numéro, se poser sur une couleur. Il faut au départ au moins une poignée de bonnes étoiles qui, grâce à un sextant, vous permettent un peu de vous repérer. La vie se rapproche toujours du manège (automatisme de répétition, dit Freud) ; manège où vous passez une grande partie de cette vie à remonter à cheval, même si le trajet du cheval est toujours le même.

Soyons optimistes ; cette bonne étoile, même si elle est voilée tragiquement, même si le coup de roulette est resté un peu en dehors, n'est pas tombé sur un bon numéro, on peut parier qu'avec la parole, le discours, avec l'autre, on peut créer un hologramme d'étoiles. Mais par quelle inventivité, par quel forçage du destin peut-on fabriquer des hologrammes d'étoiles ? L'énigme de la vie est encore plus vaste, car qu'est-ce qui nous garantit que nous marchons sur le chemin qui nous est destiné ? Qu'est-ce qui vient à affirmer que nous n'errons pas sur un hologramme de chemin ?

Première séparation

Il est fort difficile de s'imaginer que ce chemin n'est pas linéaire. Notre éducation, les propos de l'entourage infantile, les irruptions du réel, impriment un premier scénario à deux dimensions transmettant souvent un sens à vivre ; or dans nos sociétés occidentales, le sens à vivre est radicalement psychologique. Tout cela commence chez *l'infans*, puis on crie son aliénation à l'adolescence et l'on s'autorise parfois à devenir adulte. Devenir adulte est un acte d'autorisation. Et plus tard, tristement les parents deviennent comme des enfants.

Quant aux grands-parents, ils sont palliatifs des fonctions et, au départ, en position de joker dans le jeu de cartes ; Dieu merci pour la structure ! C'est radicalement l'énigme posée par le sphinx à Perrier, Lacan, Leclaire ou Safouan qui est en jeu.

« Il est sur la terre un être à deux, à quatre, à trois pieds dont la voix est unique. Seul il change sa nature parmi ceux qui se meuvent sur le sol, en l'air et sur la mer. Mais quand il marche en s'appuyant sur plus de pieds c'est alors que ses membres ont le moins de vigueur. »

Quel est, interroge la Sphinge, l'être à une voix qui a deux, trois et quatre pieds ? La question présente, à la fois confondus et mêlés ensemble, les trois âges que l'homme parcourt successivement et ne peut connaître que l'un après l'autre : enfant quand il marche à quatre pattes, adulte quand il se tient ferme sur ses deux jambes, vieillard s'aidant de son bâton.

C'est dire que dans nos sociétés occidentales on est d'emblée rivé au scénario œdipien de l'autre, avant même que la fête ne débute et que le grand sablier de son destin ne commence à s'écouler. Il est incroyable de repérer qu'il a fallu des siècles de culture pour penser que c'est un bain langagier extérieur qui, au niveau des entretiens préliminaires de la vie, nous plonge et nous ancre dans le sens. Quel temps incroyable a-t-il fallu pour se rendre compte que l'enfant est d'emblée pris, avant même sa naissance, dans le discours de l'autre ! Pourquoi a-t-il fallu penser que quelque chose restait purement internisé, interne ? C'est peut-être l'effet de ce scénario œdipien de l'autre par rapport auquel la démarche défensive doit fonctionner d'emblée.

Le sens de la vie... Vous avez à l'esprit les énoncés du style : « L'inconscient c'est le discours de l'Autre », je proposerais plutôt : l'inconscient sait le discours de l'Autre... ; ou « Le désir c'est le désir de l'Autre », là je proposerais : le désir sent le désir de l'autre ; ou aussi la question de la prématurité de l'enfant dans le stade du miroir et le rapport à l'Autre, le grand bien sûr, lieu du code qui fait que l'enfant ne jubile pas d'emblée devant le miroir et là cela nous intéresse beaucoup ; non pas le temps de la jubilation, mais le temps où cela ne jubile pas encore. Il faut dire que, dès que cela se met d'emblée à jubiler, les ennuis du névrosé commencent. Ce qui nous intéresse, même chez le névrosé, c'est de savoir ce qui se passe avant que cela

ne jubile ; ou plutôt, dans notre vie, quels sont les moments où l'on n'est plus dans le sens de la vie, où l'on ne jubile pas ?

Prenons mythiquement en considération le temps d'avant cette jubilation. Que se passe-t-il dans ce moment apparemment archaïque ? Pensez-vous sérieusement que les sens de la vie des parents ou de leurs substituts passent en direct chez l'enfant pour lui donner une première signification ? Est-ce pertinent ? Peut-on, sans la médiation de l'autre, nourrir l'enfant de sens, comme cela, d'emblée, avec le sein ?

Que peut-on dire actuellement du côté du sens ? Élargissons cette question au-delà même de la question linguistique.

Sens, sensation, sensé, sensitif, sensoriel, sensuel... Tous ces mots proviennent étymologiquement d'onomatopées avant même que « sens » vienne prendre les attributs de « sens ».

Sens : « Appareil, dit le Littré, qui met l'homme et les animaux en rapport avec les objets du dehors par le moyen des impressions que ces objets ont directement sur lui, les cinq sens de la nature étant le toucher, le goût, l'odorat, l'ouïe et la vue ; on dit aussi : cela tombe sous le sens pour exprimer que cela se conçoit aisément ».

Vous voyez ce qu'est, au niveau de la définition du dictionnaire, le passage d'une onomatopée à quelque chose qui est déjà pleinement dans la métaphore. Quand vous dites « cela tombe sous le sens », imaginez tout l'appareillage psychique qu'il faut pour passer d'un sens quelconque, l'odorat par exemple, à cette dimension : « cela tombe sous le sens », laquelle introduit toute la dynamique de la parole.

Mais chez l'enfant tout ne passe pas par la métaphore. C'est cliniquement ce que l'on peut dire aujourd'hui, cent ans après la naissance de la psychanalyse. Cette question du sens se retrouve à tous les niveaux : maman parle, l'enfant fait risette ; après l'enfournement du téton, l'enfant jubile ; ça crie autour de lui, l'enfant se met à pleurer ; papa fait la grosse voix, *l'infans* crache. Voilà ce qu'est le délire humain, c'est de faire des ponts entre des coïncidences. Nous sommes tous des êtres profondément magiques.

Voici une première énigme conjointe au sens de la vie et à la psychanalyse : qu'est-ce qui s'interpose entre la bouche qui tête et le